

top à la « lutte des classes » et aux sanctions, à Floreffe

Une école repense les clés du savoir

Un enseignement primaire sans bulletin et sans devoir, c'est la ligne de conduite à l'école de Buzet.

Les enfants sont immensément dotés. Dans leur petite tête, cent mille cellules ne demandent qu'à fonctionner. C'est énorme par rapport aux sottises qu'on leur demande de faire à l'école primaire et au travail ennuyeux qu'on leur impose en secondaire. L'échec scolaire vient de là. Les enfants sont « surdotés », mais on ne leur donne pas envie d'apprendre. L'échec scolaire, c'est l'échec des méthodes, pas celui des élèves...

Charles Pepinster ne mâche pas ses mots. Cependant, l'homme n'a rien d'un idéaliste qui voudrait révolutionner l'enseignement à coup de belles envolées théoriques. Charles Pepinster, aujourd'hui pensionné, a traversé tous les maillons de la « machine scolaire ». Il a d'abord été enseignant, puis directeur, avant de devenir inspecteur cantonal pour l'enseignement primaire libre et communal pendant dix ans. L'année dernière, il a décidé de se remettre dans le bain. Le voilà à nouveau enseignant, mais bénévole, dans une école de village à Buzet.

Il y a quelques années, le bourgmestre de Floreffe l'a contacté. Il voulait savoir quelles étaient les conditions pour ouvrir une nouvelle école à Buzet, un des

villages de l'entité, orphelin d'établissement scolaire depuis 17 ans. Charles Pepinster propose au bourgmestre de ne pas ouvrir une école traditionnelle, mais une maison des écoliers dotée d'un enseignement sans cloisonnement entre les classes. Le projet est accepté. La maison des écoliers ouvre ses portes en septembre 1992, et s'installe six mois plus tard dans la maison appartenant à l'ancien maître d'école, sur la place de Buzet. L'an dernier, vingt-six enfants ont répondu à l'appel. Cette année, ils sont trente-quatre pour deux instituteurs auxquels s'ajoute Charles Pepinster.

D'ABORD APPRENDRE À ÉCRIRE

En quoi se distingue cette maison des enfants ? Tout d'abord, ici, il n'y a ni classe, ni point, ni bulletin, ni punition, ni devoirs, ou en tout cas, pas de devoirs imposés. Certains travaux se font par petits groupes d'âge, d'autres en duo ou en trio, un grand enfant, un moyen, un petit. Tout l'apprentissage est basé sur l'expression écrite.

Pour Claudy Willems, un des deux instituteurs, il faut d'abord apprendre à écrire, le reste vient après. Les branches comme l'orthographe, la grammaire ou la conjugaison s'apprennent au fil de l'écriture. Pas de leçon systématique sur les différentes règles en application dans la langue française. C'est pareil en calcul ou en géo. Lorsqu'une situation nouvelle se présente, les enfants doivent utiliser les clefs de leur savoir pour trouver une solution.

Exemple : les élèves ont organisé une petite fête pour la Saint-Nicolas, avec goûter, sketches,

jeux...; la fête finie, à eux maintenant de calculer le prix de revient par enfant. Eh bien tout le monde s'y met. Certains vont même jusqu'à inclure les professeurs pour diminuer la somme par tête de pipe... Pas bêtes ! Tous le reste des activités se fait dans la même logique, sous forme d'intrigues et de projets. Il faut que les enfants « apprennent », pas qu'ils « reçoivent », voilà le credo de Charles Pepinster. Les enseignants ont trop souvent tendance à croire qu'il faut mettre les enfants sur un fauteuil de dentiste et leur promettre un bonbon pour qu'ils se conduisent bien.

DE LA CARABISTOUILLE I

Et nous en arrivons à la cotation, ou plutôt l'absence de cotation. A ce sujet, C. Pepinster est intraitable : les points, cette épée de « Dame Oklès » (sic), c'est de la carabistouille (resic). Le danger, ajoute l'instituteur, c'est que la sanction supprime la motivation, exclut les plus faibles et brise tout esprit de solidarité. Et dans la maison, la notion de solidarité, c'est sacré. Si un enfant a des difficultés pour résoudre un problème, son camarade tentera de l'aider.

Quand on demande aux écoliers ce qu'ils pensent de leur manière d'apprendre, ils sont enthousiastes. Exemples de réactions : *ici, c'est chouette, y a pas de bulletins, alors, on ne se moque pas des autres, on s'en*

traide... Autre réaction, celle de Thibaut : *l'an dernier, j'avais mal au ventre avant d'aller à l'école, parce que j'avais peur du prof et peur d'avoir des mauvais points. En plus, dans la classe, on était serré. Ici, j'ai plus peur. On peut bouger, on peut s'exprimer. Bref, comme dit Julien, on est plus « cool ».*

Bien sûr, ce type d'enseignement n'est pas neuf, Charles Pepinster est le premier à la souligner. Il s'inscrit dans la philosophie d'un Célestin Freinet ou d'un Ovide Decroly. Seulement ici, on insiste sur l'aspect de la solidarité et du « tous capables ». Une école de My (Durbuy) a d'ailleurs servi de modèle aux trois instituteurs namurois car elle pratique ce type d'enseignement non traditionnel depuis des années.

Dans la province de Namur, cependant, il semble que les initiatives de ce genre soient plutôt rares. Les raisons, de cette timidité ? Pour Charles Pepinster, ce type d'enseignement hors des sentiers battus est plus insécurisant pour le corps professoral. Ici, on est « tout nu ». Si quelque chose coince, pas question de dire : c'est la faute au système, c'est la faute aux parents ou c'est la faute aux enfants. Aux instituteurs à prendre leurs responsabilités, à assumer. Pour ça, il faut que tout le monde joue le jeu. Ça demande de l'audace !

VALÉRIE SACCHI